

geance royale après 1491. On peut trouver dans cette étude des allusions sur le sort de leurs descendants, mais Kerhervé admet volontiers qu'elles pourraient être le sujet d'une prosopographie future ; si elle se révèle aussi bonne que celle-ci, elle sera accueillie avec plaisir (9).

Michael JONES
Université de Nottingham

Jean-Yves ANDRIEUX, *Forges et hauts-fourneaux en Bretagne du XVII^e au XIX^e siècle*, préface de Denis WORONOFF, Nantes, 1987, C.I.D. Éditions, 325 pages, 46 illustrations.

L'auteur, Jean-Yves Andrieux, assistant à l'Université de Rennes I et chargé de cours à l'Université de Rennes II, porte toute son attention sur les forges traditionnelles au bois dans le département des Côtes-du-Nord du début du XVIII^e siècle, moment d'une véritable renaissance sidérurgique, jusqu'à l'extinction des usines à fer ou leur reconversion, à la fin du XIX^e siècle.

Bien que les matériaux analysés soient impressionnants à la fois par leur quantité et leur diversité, le lecteur n'est pas à l'abri de certains regrets qui portent essentiellement sur les sources que l'auteur utilise : la Bretagne armoricaine est ainsi faite que le rattachement des forges aux familles nobles du XVIII^e siècle ne donne pas directement accès à des fonds d'archives aussi prestigieux que ceux de la Maison de Condé, conservés à Chantilly et mis en valeur par J.F. Belhoste et Hubert Maheux dans leur étude consacrée aux forges du pays de Châteaubriand.

La lecture attentive de cet ouvrage écrit avec beaucoup de soin, apporte dès le premier abord, d'utiles précisions relatives à une discipline qui jouit de faveurs quelquefois encombrantes. Les yeux tournés à la fois vers l'Angleterre où l'archéologie industrielle a acquis ses lettres de noblesse, et vers certains de ses pairs, au premier rang desquels figurent M. Daumas et D. Woronoff, Jean-Yves Andrieux, dont les travaux proposent en outre une méthodologie pour l'étude des sites industriels anciens, tranche sans ambiguïté : l'histoire d'une entreprise aussi documentée soit-elle, à qui des traces matérielles observables font défaut, relève-t-elle de l'archéologie industrielle ? Point.

« C'est précisément parce qu'il s'agit d'étudier des témoignages matériels que l'adoption du terme archéologie se justifie », précisait dès 1980,

(9) Je voudrais remercier Mlle R. Neuville pour la traduction de ce compte rendu au dernier moment.

M. Daumas, poursuivant que, si communément l'expression sous-entend l'ancienneté des matériaux analysés, « son usage courant s'applique expressément à la mise en œuvre de matériaux non écrits, soit mis au jour par des fouilles, soit observables au sol ».

Par contre, l'on pourrait hésiter plus longtemps pour définir la valeur opératoire du mot « industriel ». L'ethnologue en Bretagne peut revendiquer la méthodologie de l'archéologie industrielle, pour le corpus des sites non authentiquement manufacturiers, généralement classés parmi les ensembles artisanaux, ce qu'on ne peut refuser ni aux teillages mécaniques du Trégor, ni aux rautoirs, ni aux moulins à marée. Les uns et les autres n'ont-ils pas « caractérisé certaines régions géographiquement délimitées » sans nécessairement faire l'objet d'une transformation industrielle, tandis que d'autres, tout en restant aux mains de petits entrepreneurs ont vite acquis les traits d'une véritable organisation industrielle, (les historiens en quête d'indices de la « Révolution industrielle », diraient pré-industrielle).

Quoiqu'il en soit, les établissements sidérurgiques des Côtes-du-Nord ne s'exposent sur ce point à aucune ambiguïté. Jean-Yves Andrieux affirme à juste titre qu'ils ont en outre, valeur patrimoniale tant est féconde l'approche qui n'ignore ni « l'influence du verbe, ni l'importance des archives », ni la révélation d'une esthétique qui au Vaublanc en Plémet et aux forges des Salles en Perret, ne peut assurément pas laisser indifférent.

En tête de la chaîne de production du fer et de l'acier, la réduction des minerais à l'intérieur du haut-fourneau, appelle d'emblée pour l'auteur, un certain nombre de précisions qui éclairent l'ensemble des opérations qu'il évoque par la suite. La technologie permettant de transformer la fonte en fer est ici celle des forges wallones. Reposant sur les principes liégeois de fabrication du fer en deux temps, elle exige deux foyers. L'un d'entre eux nommé affinerie permettait de fondre la gueuse de fonte issue d'un haut-fourneau, pour la transformer en fer, l'autre, nommée chaufferie voyait les ouvriers actionner de lourds marteaux mus par d'imposants arbres à cames eux-mêmes associés à une roue hydraulique. C'est ici que les loupes de fer brut issues de l'affinerie étaient non seulement battues pour éliminer les impuretés mais aussi chauffées et martelées pour obtenir une barre.

Toute une série de dispositifs technologiques s'ensuivent. Les établissements bretons se dotent de soufflets, de cames, s'équipent de canaux amenant l'eau sur les roues, de réservoirs souvent en bois les alimentant au gré de l'ouverture ou de la fermeture des mécanismes et des vannes que des leviers prolongent dans l'atelier.

L'éclairage que Jean-Yves Andrieux porte sur les usines à fer des Côtes-du-Nord leur donne valeur d'indice de la double transformation qui ici affecte ici cette activité : celle qui au XVIII^e siècle voit souvent une activité artisanale temporaire évoluer en d'authentiques installations permanentes et industrielles ; celle qui à la fin du XIX^e siècle prend, à Saint-Briec, la forme

d'une concentration industrielle et résulte de l'association de métallurgistes du département ayant compris que le déclin des formes traditionnelles de la production était inévitable, condamnait les installations de la Bretagne centrale et requièrait un regroupement de type capitaliste près d'une voie ferrée et d'un port capables d'approvisionner les nouvelles usines alimentées désormais au charbon. Carré-Kérisouet et Allenou, promoteurs en 1873 de la société des forges et aciéries de Saint-Briéuc (et en cela, initiateurs de la première société anonyme fondée au chef-lieu du département), ne sont-ils pas à l'origine, respectivement propriétaires des forges du Vaublanc et du Pas ? Les mécanismes qui prévalèrent lors de l'installation de l'établissement du Vaublanc, promis pendant deux siècles à un avenir prospère, sont désormais connus. Ils sont ceux d'une première forme de concentration. Trop d'affleurements de minerai utilisés dans la sidérurgie ancienne s'épuisent pour ne pas réclamer alors de lourds investissements. Les entrepreneurs, c'est aux yeux de leurs promoteurs, admettre de rassembler sur un seul site, l'essentiel des étapes de la fabrication sidérurgique : production, transformation en produits manufacturés, stockage, etc...

En dehors du « maillon sidérurgique proprement dit », ces grosses forges ont vite d'autres préoccupations : « l'approvisionnement en minerai, la recherche d'adjuvant calcaire, les coupes en forêt et les fournitures en charbon de bois, les transports, l'infrastructure hydraulique, les échanges de population d'une entreprise et d'une région à l'autre ». A cela s'ajoute le labeur de plusieurs centaines d'ouvriers ; les uns sont des travailleurs « externes », mineurs, bûcherons, voituriers, les autres que les états comptables enregistrent à l'inverse comme « ouvriers-internes », sont réunis en d'authentiques quartiers de logements, encore repérables aux Salles de Rohan (milieu XVIII^e siècle) au Pas (début XX^e siècle) et au Vaublanc (début XIX^e siècle) et à Coat-an-Noz (fin XVIII^e-début XIX^e siècle). Là sont logés fondeurs, chauffeurs, affineurs, mouleurs, fendeurs...

Cette histoire est aussi celle d'hommes ambitieux ou courageux qu'accompagnent également d'étonnantes aventures financières. Déjà J. Meyer avait souligné qu'en Bretagne, au XVIII^e siècle, « la noblesse de cour et la haute noblesse locale dominent la quasi totalité de la métallurgie bretonne », ce à quoi, l'étude des forges de Poulancré permet d'ajouter nombre de « petites familles terriennes qu'un lustre discret et limité a souvent contribué à effacer des annales ». Au XIX^e siècle, c'est la bourgeoisie qui, à son tour, en assume la puissance et doit souvent se résoudre à assister à son déclin. Les maisons de maîtres, directeurs et commis, analysées aux forges de Kereven, des Salles et du Vaublanc, livres de gestion à l'appui, pour certaines d'entre elles, amènent le lecteur sur le terrain de la symbolique de ces architectures imposantes. Malgré l'ensemble des traits qui les séparent des forges de Buffon (Côtes-d'Or), tout particulièrement le monumental escalier du fourneau reliant les deux niveaux de l'établissement aux balcons d'apparat duquel les invités de marque étaient conviés à prendre part à la coulée des

gueuses de fonte, on songe inmanquablement aux fonctions d'appareil dont ils pouvaient rapidement devenir le siège, permettant d'observer « le théâtre de l'industrie ».

Les analyses autour de ces imposantes installations permettent de retrouver les lignes de force que cette thèse s'est donnée. Par un constant équilibre entre l'approche historique alimentée par les textes et la démarche archéologique soutenue par les vestiges matériels, l'auteur porté par la conviction que ceux-ci allaient inévitablement fournir des informations originales et complémentaires à celles que livraient les archives, consacre de nombreux développements aux usines, aux hauts-fourneaux, leurs bâtiments de service et aux ateliers des forges. Ainsi, tout un appareil descriptif constitué de plans anciens, relativement peu nombreux, et de précieux relevés topographiques, s'emploie-t-il à restituer la logistique de cette métallurgie ancienne qui repose d'une part sur les retenues d'eau et leur réseau hydraulique, d'autre part sur le haut-fourneau. Les premières alimentent les coursiers des roues qui actionnent les soufflets du second, imposant le rythme de la marche en continu à l'ensemble de l'installation. En contrepoint, figurent notes, rapports et observations contenues dans les journaux de voyage des ingénieurs de l'École Nationale Supérieure des Mines de Paris (1835-1845) les notes descriptives des matériaux utilisés, les tableaux du produit des fourneaux, les livres du fourneau, les livres de fabrication, ceux des comptes des convoyeurs et voituriers, etc... Nombre de ces sources apparaissent de surcroît, en annexe de l'ouvrage.

Les potentialités de l'enquête archéologique apparaissent aussi lorsqu'intervient dans le fil du texte, et non en un chapitre spécialisé, l'analyse des mutations techniques. A ce stade, c'est moins l'analyse physico-chimique des laitiers qu'il importe de souligner, que la manière dont elles sont alors évoquées, mettant du coup en relief les problèmes de stratigraphie. C'est que toutes ces installations évoluent ! En témoigne l'essor des forges « à l'anglaise » utilisant la houille et non plus le charbon de bois dans le traitement de la fonte. Ainsi, en 1847, le Vaublanc connaît-il sa première révolution technique depuis sa fondation : « on y remplaça l'affinage wallon par le puddlage à la houille et la fonderie traditionnelle s'effaça au profit de trains de laminoirs dégrossisseurs et finisseurs ».

Le lent essor des forges « à l'anglaise » au XIX^e siècle met-il un point final aux manufactures traditionnelles ? Bien au contraire. Les nouvelles techniques donnent un allant inspiré aux hauts-fourneaux au bois qui se multiplient entre 1820 et 1850. L'attachement de beaucoup de sidérurgistes aux qualités de leur fonte, tout comme les mesures douanières protectionnistes de 1822 vont dans le même sens. En outre, cette mise en perspective souligne sans complaisance le handicap dont souffre la métallurgie armoricaine face aux exigences de l'économie nationale et internationale : insuffisance des transports, certes, mais aussi cloisonnement du marché et routines techniques.

Les conclusions cherchent à faire le point sur la question des forges d'Avaugour, tracent les perspectives de recherches portant sur la sidérurgie bretonne au moment de la Renaissance et sur les tentatives de transformations techniques. Enfin, elles évaluent la portée d'une connaissance détaillée des sites industriels armoricains souvent capables d'enrichir l'histoire de la Bretagne, d'autant que, nous l'avons déjà souligné, l'auteur n'hésite pas à l'exprimer aussi en terme de patrimoine.

Allant bien au-delà des études monographiques qui constituent en elles-mêmes un contingent important dans la bibliographie consacrée à la sidérurgie en Bretagne, cette analyse de synthèse traduit à plusieurs reprises la fécondité de la confrontation des sources dans un champ historique que rarement jusqu'alors en Bretagne un corpus aussi précis n'était venu alimenter. En même temps, elle expose à un éclairage critique le mythe d'une économie bretonne fondée sur l'agriculture et l'activité des drapiers-toiliers, trop enclavée pour réellement s'engager sur la voie de sa révolution industrielle. A la lecture de ces pages, nul en effet ne saurait désormais méconnaître la solide organisation du travail et l'abondante production du réseau d'usines à fer armoricaines à l'époque proto-industrielle, et sa réorganisation en plein siècle de l'industrie.

L'auteur de cette recherche très documentée figure par ailleurs parmi les animateurs du groupe de recherches en histoire industrielle de la Bretagne (associé au CRBC et au CNRS). Les travaux qu'il publie ici sont tout à fait révélateurs des objectifs qu'il entend initier : dresser l'inventaire du tissu industriel de la Bretagne, comprendre l'évolution technique ouvrière et patronale du paysage industriel breton, enfin étudier le phénomène de désindustrialisation de la Bretagne au début du 20^e siècle.

Pascal AUMASSON

J. Malo RENAULT, *Les pseudonymes des bretons, 16^{ème}-20^{ème} siècle*. Rennes 1987-1988, 2 vol. in-8°, 214 p., Studi, numéros 32 et 33.

L'ancien conservateur de la bibliothèque municipale de Rennes a utilement consacré sa retraite à recueillir une abondante documentation relative aux pseudonymes des auteurs bretons du 16^{ème} au 20^{ème} siècle, éditée par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de Rennes dans sa revue Studi. Il s'agit de la liste de tous les auteurs, d'expression française ou d'expression bretonne qui sont nés sur le territoire de la Bretagne historique, de ceux qui sont d'ascendance bretonne et ont conservés des liens avec leur pays d'origine et des « étrangers » enracinés en Bretagne et qui ont souvent participé à ses activités culturelles.

L'ouvrage comprend deux parties : la première énumère les signatures composées d'initiales puis les pseudonymes accompagnés du nom de leur